



Courtesy Vrej Baghoonjian New York.

OUATTARA. VODOO. 1988. Acrylic on canvas with fetish. Diptych.

NEW YORK OUATTARA OU L'AFRIQUE UNIVERSELLE

N'y allons pas par ces quatre chemins où la critique d'art se promène trop souvent et n'hésitons pas à parler d'événement à propos de la première exposition, à New York, du peintre ivoirien Ouattara.

Événement parce qu'après son premier peintre noir américain, J.-M. Basquiat, et grâce à lui d'ailleurs; l'Amérique découvre son premier •peintre noir africain.

Événement parce que, quatre ans après l'exposition « Primitivism in modern art » au MOMA et plus de quatre vingts ans après « Les Demoiselles d'Avignon », l'Afrique se réapproprie ici ce « primitivisme » sur lequel notre modernité n'a cessé de s'enter, qui continue de la hanter.

Événement, tant, en ce périmètre où les galeries ne proposent que la gratuité la plus chère du monde, tonnait, comme l'éclat de ses jaunes, cette œuvre d'une souveraine et ancestrale nécessité.

Événement enfin, car il y a si longtemps que la peinture ne nous avait montré d'âmes.

Nous voulions des artistes-chamanes, et bien nous sommes servis. Et celui-ci au moins, véritablement initié, a qualité pour l'être. Avec le limon des origines, avec le bleu des nuits révélatrices, avec la psalmodie des griots, avec les rythmes de la cora et ceux du jazz, 'avec le nœud des sorts et les signes de l'oracle, avec des haches scarifiées et peintes, Ouattara transforme une galerie de Broadway en un espace sacré où, parmi d'autres mystères, s'accomplit sous nos yeux l'hiérogamie de l'ancestral et de la modernité, du tribal et de l'universel, de l'Afrique et de la peinture.

Par les énigmatiques symboles du « Poro », unis aux hiéroglyphes de l'Égypte antique et aux graffiti de l'actuelle Harlem, c'est une Afrique de portée universelle qu'affirme ici Ouattara. Car si toutes ses figures communiquent par l'énigme qu'elles proposent, celle-ci n'est point celle de leur signification mais celle de

celle de leur universalité. Voici les barques qui partout conduisent les morts sur l'autre rive de la vie. Voici les rhombes, par lesquels, depuis des millénaires, sur tous les continents, ronfle la voix terrible des esprits. Pour énigmatiques qu'ils puissent sembler, ces signes témoignent que l'universalité est le plus grand mystère du mystère, que celui-ci est peut-être, bien plus que le bon sens, « la chose du monde la mieux partagée. ».

« Dès que nous trouvons la pensée humaine dans le champ de notre observation, nous la voyons égale en, valeur absolue d'une civilisation à l'autre, d'un millénaire à l'autre, véhiculant les éléments d'une tradition unique comme les semences d'un même fruit ». Jamais ceci, qu'écrivait l'ethnologue Jean Servier dans « L'homme et l'invisible », n'avait été aussi bien manifesté qu'en cette exposition.

Et qu'une peinture maîtrisée réaffirme de telles choses, aujourd'hui, à New York, cela aussi fait événement. »

Gérard Barrière

Galerie Vrej Baghoonjian, 611 Broadway. 415 New York 10012.

14 février -11 mai.